

FRANCIS FAGGIANELLI



ARABICA



ROMAN POLICIER



BOOKELIS

1

Hiver de l'année 1936, en Suisse.

Au mois de décembre de cet hiver particulièrement rigoureux, Adam naissait à Indemini, un petit village de la Suisse italienne dans le canton du Tessin. Fils de paysan, son enfance s'est déroulée au milieu des animaux de la ferme, bercée par les odeurs de terres humides et d'herbes sèches. Il est le cadet de quatre enfants, le petit dernier que son père, largement comblé par ses trois filles, attendait comme le Messie. Celui qui mettrait ses bras au service de la ferme et pérenniserait, non seulement le nom, mais aussi les traditions de travail de la famille. Son prénom de baptême ne doit rien au hasard, ni à une mode de l'époque, mais bien à une volonté paternelle de le doter d'un patronyme chargé de symboles puisque Adam, en hébreu signifie *l'Homme*. Son père s'aperçoit très vite que son petit dernier présente des particularités que les autres enfants n'ont pas. À cette époque, le mieux placé pour appréhender la singularité de son élève est son maître d'école qui, pressentant l'éclosion d'un petit génie, se désole à l'idée de le laisser croupir parmi les dix autres élèves du village qui ne sont là, d'une part, parce que l'école est obligatoire et, d'autre part, parce que leur

unique ambition est de plonger leurs sabots de bois dans le purin nauséabond de la ferme familiale jusqu'à la fin de leurs jours.

Après avoir réussi, non sans difficultés, à convaincre le père d'Adam, que ce serait criminel de ne pas mettre en valeur les dispositions exceptionnelles de son fils, le maître réussit à obtenir l'autorisation de lui donner des cours particuliers. Il s'aperçut rapidement qu'Adam, en plus d'apprendre toutes choses avec rapidité, disposait d'une sensibilité exacerbée envers le monde qui l'entourait... La nature et les êtres. Il était doué pour capter le langage des choses. Sans parler d'un véritable don de voyance, on pouvait dire qu'il possédait déjà, à l'âge de cinq ans, un authentique caractère intuitif. C'est ainsi que son père prit l'habitude de lui demander son avis avant de prendre toute décision importante concernant la gestion de la ferme. Bien entendu, il le faisait d'une manière détournée pour sauvegarder ses prérogatives de père. Ainsi, pour mettre les blés en meules avant l'arrivée des batteurs, il lui avait demandé s'il comptait aller à la pêche durant les trois jours à venir et Adam, l'air rêveur, lui avait répondu :

— Je ne pense pas, car il va pleuvoir très fort durant une semaine et ce n'est pas bon pour la pêche, tu sais papa !

En effet, monter les meules sous la pluie, c'était prendre le risque de voir germer son blé sur place et de perdre la récolte.

Très encaissé, dans une profonde combe bordée de hautes montagnes, le village possédait un microclimat que les bulletins météorologiques, très succincts à cette époque, ne pouvaient prévoir. Les autres fermiers, au fait des capacités d'Adam et profitant des conseils avertis de son père, vouaient une affection sincère à ce petit garçon aux yeux clairs qui regardait les gens avec surprise, comme si chaque être rencontré était à chaque fois une nouvelle merveille du monde.

À l'âge de sept ans, Adam était devenu un enfant solitaire. Cette solitude précoce n'était pas de son fait, mais bien celui de ses camarades dépités par son langage et son attitude bien trop attentive et attentionnée pour être appréciée par ces enfants à la tête scellée dans le sol, tout autant que leurs pieds de fils de ! paysan, ignorant définitivement la source de liberté d'un ciel rempli de mystères à découvrir. La souffrance d'Adam était atténuée par l'amour que lui portaient sa mère et ses trois sœurs qui ne juraient que par ce petit frère dont elles puisaient un plaisir sans borne à s'occuper.

Son maître, au fil des années, voyant augmenter le risque de priver l'enfant d'un avenir prometteur, intervint avec insistance auprès du fermier qui finit par accepter d'envoyer Adam comme interne dans une école primaire située au centre de Bellinzona, petite ville de dix mille habitants, chef-lieu du canton du Tessin.

Étrangement, Adam fut un élève moyen jusqu'à l'obtention de son baccalauréat. Bien entendu, ses camarades furent victimes de son charme ainsi que de ses dons qu'il dispensait sans compter. Il les aidait tant et si bien dans leurs devoirs qu'ils en arrivaient parfois à obtenir des notes supérieures aux siennes. Il s'était découvert, entre autres, une passion pour la recherche de moyens de stimulation de la mémoire. Il inventait ainsi des formules mnémotechniques pour retenir ce qui lui passait par la tête. Pour exemple, la liste des villes d'un pays par nombre croissant d'habitants, les noms des comédiens ayant fait les beaux jours du cinéma italien des années vingt aux années cinquante. Cela était devenu un jeu de la part de ses camarades de lui soumettre n'importe quels sujets de plus en plus complexes dont il devait trouver le moyen mnémotechnique de retenue le plus simple. Adam ne voyait que le côté ludique de cette activité facile pour lui... Il ne voulait être qu'un amuseur auprès de ses amis dont beaucoup ayant compris le profit qu'ils

pouvaient en tirer pour la réussite à leurs examens, lui doivent aujourd'hui ce qu'ils sont devenus.

Mais durant ces années d'études, aucun enseignant n'avait fait l'erreur de penser qu'Adam faisait partie de la moyenne, percevant chez cet adolescent une sorte de retenue volontaire, une économie d'énergie pour mieux exploser dans ses études universitaires à venir. La bourse qu'il obtint aisément lui permit de s'inscrire à l'institut de psychologie à la faculté des Sciences Sociales et Politiques de l'université de Lausanne. Ayant pleinement conscience qu'il ne s'était pas trompé dans son choix, il libéra cette énergie retenue pour devenir rapidement l'un des étudiants les plus brillants du campus. Adam naviguait avec aisance entre ces murs qui, au cours des siècles, avait su entretenir la diversité dans des domaines de recherche, allant de l'enregistrement de l'activité des cellules nerveuses à l'étude des effets des psychothérapies, en passant de la *science de la vie mentale*, il y a plus d'un siècle, à la *science du comportement observable*. De 1920, jusqu'en 1960, ces nouvelles approches scientifiques avaient évolué pour devenir la science du comportement et des processus mentaux qui concernent les individus ou les groupes d'individus en situation, en prenant en compte les différents déterminants : biologiques, contextuels, sociaux, culturels, etc.

À vingt-trois ans, Adam quitte l'université avec tous ses diplômes en poche, accompagné de lettres de recommandation délivrées avec enthousiasme par tous ses professeurs. Il a beaucoup appris... Trop peut-être. Il prend vite conscience que ce savoir éparpillé dans les méandres de son cerveau a besoin d'un lien nouveau pour assurer l'harmonie de ses connaissances, et en 1971, il décide de suivre des cours auprès de l'Université mondiale de sophrologie d'Andorre, retrouvant avec satisfaction l'atmosphère du climat de montagne qui a bercé son enfance.

2

À Paris, au mois de novembre de l'année 2006.

Le jour se lève sur la ville. Les rayons du premier soleil s'accrochent sur la façade d'un hôtel particulier situé au sein de Saint-Germain-des-Prés. Superbe résidence que les revues spécialisées dans la vente de propriétés de luxe avaient, à l'époque, présentée ainsi :

Idéalement situé au cœur de la rue Bonaparte, entouré d'un parc garni d'arbres et de volumineux massifs de fleurs, on accède à l'entrée principale par une volée de larges marches en demi-cercle, recouvertes par une vaste véranda enfouie sous les glycines. 300 m² environ, avec un patio de 17 m² et une terrasse de 45 m². Très beaux volumes de réception dont un grand salon de plain-pied donnant sur la terrasse et une cuisine-salle à manger donnant sur le patio. Grande suite de maître et 4 chambres plus un studio de service. Calme absolu entre cour et jardin. Un bien immobilier rare dans un état exceptionnel avec cave et garage.

C'est après avoir découvert cette annonce au cours des années soixante, qu'André Cazeneuve décida de devenir l'heureux propriétaire des lieux.



Aurore déboule à toute vitesse du grand escalier. Comme tous les matins que Dieu fait, elle est en retard. L'immense hall d'entrée de l'hôtel particulier, dans lequel elle réside avec ses parents, est désert. *Tant mieux*, se dit-elle, car elle n'a pas le temps de bavasser avec Élodie, la vieille servante, nounou de son enfance qui ne conçoit pas d'entamer la journée sans avoir embrassé son bébé, comme elle dit. La matinée est fraîche. La selle du scooter qu'elle enfourche prestement lui refroidit légèrement les fesses. Elle jaillit comme un diable du parc qui entoure l'hôtel et se jette dans la circulation en slalomant entre les voitures, ignorant les coups d'avertisseurs qui la rappellent à plus de prudence.

Elle est en troisième année de Sciences Politiques et son école est à un quart d'heure de chez elle, à Saint Germain-des-Prés, également. C'est une étudiante brillante. Les études, depuis son plus jeune âge, ne lui ont posé aucun problème. L'esprit vif, elle a compris très tôt qu'il n'y a pas de différence fondamentale entre, jouer avec sa poupée et jouer avec des chiffres, et que, si elle a retenu avec plaisir et surtout avec facilité, toutes les histoires que sa nounou lui a racontées avant de l'endormir, elle peut alors aussi bien ne pas oublier tout ce que lui racontent ses professeurs. Jusqu'à aujourd'hui, le choix incertain de faire un jeu de sa vie semble plutôt lui réussir. Elle a vingt-deux ans, assez jolie, pas très grande, son charme discret vient surtout de sa fraîcheur alliée à sa spontanéité. Son frère, Norbert, de huit ans son aîné, s'étant contenté de la manne parentale depuis son

plus jeune âge, n'a pas suivi le même cursus, il a choisi les voies aléatoires de la débrouillardise qui, de petits boulots en petits boulots, lui ont permis, en s'associant avec l'une de ses relations, de créer un site internet spécialisé dans le troc, ce qui lui permet, parfois, de voyager, à la recherche de nouveaux marchés. À trente ans, il vit encore chez ses parents et ne semble pas, pour l'instant, élaborer ne serait-ce que le début d'un projet d'indépendance. Assez beau garçon, et ayant compris très tôt qu'en cultivant l'art du baratin allié à la pratique du sourire hollywoodien, il n'aurait aucun problème pour obtenir les faveurs de la gent féminine.

Aurore glisse son scooter entre la cinquantaine d'autres qui encombrent le trottoir. Sylvain, son copain, l'attend en haut des marches, devant le porche, à l'entrée de l'école :

— Qu'est-ce que tu as foutu, bon Dieu ! On va se faire encore engueuler en arrivant en retard dans l'amphi.

— Bon ça va ! Ils ont l'habitude maintenant, lui répond-elle en rigolant.

Le retard est devenu l'une de ses spécialités.

— Allez, magne-toi !

Sylvain a le même âge qu'Aurore. Il est le reflet sans tache des jeunes de son époque. Plutôt grand, filiforme, ses cheveux longs s'arrêtant à la voussure de son dos, il flotte dans un pantalon trop large pour lui. Son nez aquilin accentue le creux de ses joues, lui donnant l'aspect d'un éternel convalescent. Il n'est pas l'amoureux d'Aurore, ils sont simplement copains, hélas pour lui, qui aimerait bien obtenir plus, mais Aurore semble être très éloignée de cette hypothèse et Sylvain n'a jamais osé pousser le bouchon plus loin, il en a pris son parti et attend son heure, si elle doit arriver.

Le père d'Aurore a fait fortune dans un secteur professionnel peu connu du grand public. Il est lobbyiste et peu de personnes peuvent encore, aujourd'hui, définir avec justesse, la fonction exacte de cette profession. La fortune qu'il a accumulée au fil des ans, lui permet de loger confortablement sa famille dans ce superbe hôtel particulier situé rue Bonaparte, au cœur du quartier latin.

Monsieur André Cazeneuve a soixante-quinze ans. Bien que marié très tôt à sa femme Blanche, sacrifiant tout son temps à sa carrière, il a eu ses deux enfants assez tard. Blanche, fille de banquier, habituée au luxe, n'émit aucune objection à l'époque, à ce que son mari s'immerge totalement dans son activité professionnelle, du moment que son confort soit largement assuré. Les enfants ? ... On verrait plus tard, car, n'ayant pas véritablement la fibre maternelle, cette situation d'attente n'était pas pour lui déplaire. Norbert est né au moment de l'achat de l'hôtel particulier. Il fallait bien commencer à occuper l'une des nombreuses chambres que possédait leur nouvelle demeure. André rassura tout de même sa femme... Il ne lui demanderait pas d'enfanter un rejeton pour chaque chambre, mais, cependant, une fille dans trois ou quatre années le tenterait bien. Aurore arriva toute rose et hurlante un beau matin de juin, au grand dam de Norbert qui se fit du souci quant à la conservation de ses prérogatives, mais bien inutilement, car Aurore se révéla être une adolescente rêveuse dont le romantisme la mettait à l'abri de tous désirs matériels.



3

Le jeune interne arrive in extremis pour libérer le cou décharné, enserré par le tuyau d'alimentation de l'oxygène qui est en train d'étrangler le personnage. L'homme peut alors inspirer en urgence une goulée d'air pour rejeter ensuite un chapelet de mots sans signification, sorti dans un souffle fétide d'une bouche grimaçante. L'interne s'empare du poignet pour palper le pouls... Il est régulier et la respiration reprend un rythme normal. Il a perçu ces mots, prononcés rapidement, comme une langue étrangère, ce qui répond à une certaine logique puisque, depuis son arrivée à l'hôpital cet après-midi dans un état de totale nudité, ce personnage n'a répondu à aucune des questions que les médecins et le personnel soignant lui ont posées. L'interne est incapable de répéter ces onomatopées malgré l'effort qu'il fait pour les retenir, impressionné par l'importance qu'elles semblent avoir pour son malade qui, maintenant, repose calmement. Malgré tout, ces mots ont laissé une trace dans sa mémoire, comme un filé musical dont la phonétique, au moins, pourrait être réactivée si quelqu'un venait, un jour, à répéter cette suite de mots devant lui. Ce qu'il va retenir aussi, c'est la manière dont le tuyau était enroulé... *Ce n'était sûrement pas l'œuvre de ce gisant affaibli*, se dit-il, perplexe.

Gisèle a pris son service au bureau des entrées de l'hôpital en ce triste début d'après-midi, assombri par le gris des nuages qui stagnent sur les toits de la ville depuis une semaine. Elle vient en autobus de sa banlieue, et la lumière blafarde qui tombe du ciel n'embellit pas les mines défaits de ses compagnons de trajet qu'elle côtoie tous les jours aux mêmes heures.

Elle est le passage obligé de tous les entrants à l'hôpital, du moins durant ses heures de travail, mais comme elle ne cesse de faire des heures supplémentaires, on peut dire que sa présence est quasi-constante derrière l'épaisse paroi de verre.

En cet instant, elle n'ose pas croire ce qu'elle voit : le personnage se tient droit comme un soldat à la revue, entièrement dénudé, immobile, à deux mètres devant la réception, le regard lointain mais chargé d'expression et d'interrogation muette, comme si on lui devait des explications. Son air hautain, accentué par le menton légèrement relevé, impressionne Gisèle qui ne sait pas quelle décision prendre devant cette apparition qu'elle n'a pas entendue venir. Le vide de l'immense hall à cette heure de la journée rajoute une dimension surnaturelle à la situation. Il est difficile de définir son âge... Le corps élancé est celui d'un jeune vieillard tandis que le visage, à la peau lisse et luisante aux traits figés exprimant le mépris, a un aspect légèrement juvénile. Il est difficile de savoir si l'ombre du sourire qui déforme sa bouche est volontaire ou s'il est dû à une tension excessive de sa peau. Gisèle décroche le téléphone et appelle le service des urgences.



Le Professeur Barraud se charge d'examiner l'individu que le personnel s'est empressé d'évacuer manu militari vers une chambre inoccupée après avoir prestement enveloppé sa nudité

dans une couverture. Avant de procéder à toute approche, Barraud renvoie à leurs occupations professionnelles, tous les curieux qui ont quitté leur poste et qui s'entassent maintenant dans le couloir devant la porte de la chambre du phénomène, le cou tendu comme des commères, vers la moindre miette d'information. L'interne a relaté au professeur son intervention pour libérer le cou du patient, en insistant sur les mots sortis de sa gorge.

Le professeur n'écoute qu'à moitié ce que lui raconte ce jeune carabin tant il concentre son attention sur l'étrange personnage gisant devant lui. Il est en parfaite santé. L'examen d'une momie égyptienne ne lui causerait pas plus de difficulté tant l'immobilité est irréprochable. Pas un mot, pas une plainte ne suintent des lèvres inexorablement pincées. Seul le souffle un peu lourd de sa respiration reste la preuve de son existence. Barraud est désorienté. La cinquantaine passée, dirigeant ce service de médecine interne depuis plus de vingt-ans maintenant, il ne s'attendait pas à être confronté un jour à une situation pareille. L'état de parfaite normalité de cet individu a quelque chose d'inquiétant tant l'aspect physique et les conditions d'admission sont, à l'encontre, inhabituelles. L'examen minutieux de la peau ne révèle aucuns signes particuliers, aucune anomalie qui pourrait différencier cette peau d'une autre et Barraud se dit que le rôle de la police ne va pas être facilité par cet état de perfection physique qui rend problématique l'identification d'un tel sujet.



Stefan Stubb habite Rovaniemi dans le nord de la Finlande. Il a quitté Helsinki, la capitale, il y a maintenant trois ans, bien qu'il y ait conservé des bureaux nécessaires à son activité. Il

s'est dirigé vers le calme de Rovaniemi, une petite ville noyée l'hiver dans la neige, cernée par les immenses étendues d'eau gelée bordées de forêts, que le printemps fait revivre chaque année en une multitude de lacs sombres. Avec le développement de l'informatique, il n'était plus nécessaire pour son travail, de résider en permanence dans la capitale. Rovaniemi, ville de cinquante mille habitants à la frontière du cercle polaire, est à la pointe de cette science depuis de nombreuses années et rassemble, malgré sa situation géographique, toutes les conditions de confort pour y vivre chaleureusement.

Stefan a une quarantaine d'années. De taille moyenne, le visage assez rond, les cheveux rares, la peau claire. Il passe plutôt inaperçu dans la foule des Finlandais qui s'agitent ce samedi après-midi sous le ciel bleu, vierge de tout nuage, éclairant les centaines de parkas multicolores qui se faufilent sur les trottoirs brillants de neige récemment tombée, donnant un air permanent de fêtes aux rues grouillantes de Finnois afférés, le nez rougi, emmitouflés dans leurs fourrures. Il doit repasser à son bureau pour récupérer quelques dossiers avant de faire des courses pour la semaine à venir. Il est célibataire et bien décidé maintenant à le rester. Après quelques tentatives de cohabitations mixtes, il a bien fallu qu'il prenne conscience de son inappétence à la vie conjugale. Il aime les femmes et comme écrivait un auteur célèbre, peut-être les aime-t-il trop pour n'en aimer qu'une seule. Son succès moyen auprès de la gent féminine lui permet de tenir une vitesse de croisière qui le satisfaisait amplement. Il est le propriétaire d'un confortable appartement dans le centre-ville et jouit d'une large liberté financière. Il ne regrette pas l'époque durant laquelle, fonctionnaire au ministère de l'Économie, sans tirer vraiment le diable par la queue, il était obligé quand même de contrôler son train de vie. Sorti dans les premiers de l'École Supérieure de

Commerce d'Helsinki, il n'a pas résisté aux yeux doux que lui ont faits les huiles du ministère. Durant plus de dix années, après avoir occupé presque tous les postes clés de l'institution, aucun secteur de l'économie de son pays ne lui est méconnu à tel point que son travail, toujours réalisé avec application, était devenu une routine dont il commençait sérieusement à se lasser. Il attendait autre chose.

Ses espoirs ne furent pas déçus à partir du jour où, au cours d'une réception officielle au ministère, il rencontra pour son bonheur une personnalité française qui lui porta la plus grande attention. Curieusement ce personnage ne lui fut pas présenté comme l'aurait exigé le protocole en vigueur, mais bien au contraire, puisqu'ils se rencontrèrent en se heurtant malencontreusement, jusqu'à renverser leur coupe de champagne sur leurs costumes respectifs.

Stefan avait participé à assez de réunions mondaines pour savoir employer le langage adéquat dans les circonstances particulières qui l'exigeaient. Le ministre français éprouva une sympathie subite pour ce jeune Finnois si aimable, sachant manier la langue de Molière avec une telle dextérité. Ils passèrent la totalité de la soirée ensemble à parler économie, politique, philosophie dans une entente parfaite. Stefan avait bien remarqué que de temps à autre, des personnages à la mine sévère, engoncés dans des costumes sombres, tentaient de s'approcher du Français pour lui chuchoter dans le creux de l'oreille, mais il les tançait d'un air encore plus sévère que le leur et ils s'éloignaient alors, l'air dépité, en marmonnant. Il apprit plus tard, à la fin de la réception, après le départ de son interlocuteur, qu'il avait passé tout ce temps avec le ministre de l'Économie et des Transports d'un pays qu'il admirait... la France.

Quelques mois plus tard, quelle ne fût pas sa surprise lorsqu'il reçut une invitation, à titre privé, dudit ministère, rédigée à la main et signée par le Comte de Beaumarchais, ministre de la République française. C'est au cours de cette soirée que Stefan fit la connaissance d'André Cazeneuve. Son destin bascula au moment où il accepta sa chaleureuse poignée de main... Sa fortune était faite, aux dépens, il est vrai, de la routine de sa vie et du calme de ses nuits. Cazeneuve avait besoin d'un correspondant lobbyiste en Finlande, tout simplement. Stefan comprit immédiatement l'importance, pour la suite de sa vie, de ce qu'on lui proposait : l'abri du besoin pour le restant de ses jours. Cazeneuve lui expliqua que tous les frais d'installation de son cabinet de lobbyiste à Helsinki seraient à sa charge, y compris les salaires des employés durant une année...le temps que son activité prenne une vitesse de croisière. Stefan n'avait qu'à s'occuper de trouver deux cents mètres carrés minimum de bureaux situés, si possible, dans le centre de la ville... Peu importait le montant du loyer. Au début, le travail de Stefan serait simple... Attendre les directives venant de France. Officiellement, bien entendu, son activité, présenterait toutes les conditions de totale indépendance au regard des instances finlandaises y compris son financement qui par un jeu de prêts relais passant par plusieurs banques et plusieurs pays offrirait une rassurante tranquillité aux protagonistes de l'affaire. Il recevrait ses directives par simple courrier distribué par la poste de son pays, non signé, sur lequel figurerait uniquement le nom du demandeur et le but de sa commande.



4

Le commissaire Franck Brutalspaire s'appuie légèrement au rebord du lit pour essayer de capter une partie du regard de la pseudo-momie qui semble définitivement fixer un point infiniment lointain, bien au-delà du plafond de la chambre d'hôpital, mais en vain, car les prunelles, associées au demi-sourire, ont choisi l'indifférence à travers une immobilité parfaite. Le scepticisme que le commissaire a manifesté après les explications du Professeur Barraud est en train de s'évaporer aussi rapidement qu'une goutte d'eau dans le désert de Gobi. Toutes les techniques d'interrogatoire et les théories d'approches psychologiques des témoins deviennent obsolètes devant un tel cas de figure où le silence absolu est la seule réalité du contact.

Son assistant, d'habitude si prolix, se garde bien d'émettre l'ombre d'un avis sur la situation, s'en remettant totalement, pour une fois, à l'avis de son patron qui lui demande :

— Alors Albert ? Qu'en penses-tu ?

— Beuh !

— C'est tout ?

Albert est son bras droit depuis peu. Blond, les cheveux en bataille laissent supposer que le peigne, à ses yeux, n'est qu'une médiocre invention de l'humanité, de même que le vêtement ne servant qu'à cacher sa nudité originelle, est démunie de tout

aspect esthétique. Débrayé, chaussé de baskets, il est à l'image de la plupart de ses collègues.

— Alors, Albert ? Insiste le commissaire.

Albert, plus pour faire plaisir à Brutalspaire que par véritable intérêt, se penche un peu plus sur le gisant. Cette espèce de poupée à demi cartonnée, le laisse indifférent. À vrai dire il s'en fout complètement. Il ne cherche pas à capter le côté mystérieux de la situation et c'est là l'un des principaux reproches que lui fait le commissaire.

— Une enquête ne se résout pas uniquement avec ce qu'on t'a appris à l'école, nom de Dieu ! ... Il faut que tu y apportes ton intuition, que tu sentes les odeurs, que tu cherches justement des faits, des indices qui ne correspondent pas forcément aux cours ex cathedra que l'on t'a fourré dans le crâne.

Albert se penche un peu plus. *Pour l'odeur, il repassera*, pense-t-il, il n'y en a pratiquement pas, quant à l'intuition, elle lui disait surtout qu'ils allaient vers les emmerdes. Il se redresse :— Écoutez patron, je suis désolé, mais ce mec-là ne me dit rien qui vaille. Il me fout la trouille, ça oui... Vous êtes sûr que ce n'est pas un extra-terrestre qui se fout de notre gueule.

Brutalspaire ne répond pas. Le menton dans sa main, il fixe l'homme nu, dubitatif au possible. Le Professeur Barraud qui vient d'entrer dans la chambre, répond à Albert :

— Il est bien des nôtres, ne vous inquiétez pas ! ... Quant à se foutre de notre gueule, comme vous dites, c'est une hypothèse que j'envisage de plus en plus.

— Vous êtes sûr qu'il n'a pas enfilé une combinaison spéciale ?

— C'est bien sa peau, répond Barraud, en souriant. Mais je me demande comment il a pu arriver jusqu'à l'hôpital dans cette tenue sans se faire remarquer.

— Il est sorti d'une voiture arrêtée en plein embouteillage devant l'hôpital. Il n'a eu que quelques dizaines de mètres à parcourir pour y pénétrer.

— Comment le savez-vous ?

— Nous avons fouiné avant de venir ici... Il a été aperçu par le gars qui tient le kiosque à journaux devant l'hôpital. Il est sorti d'une grosse voiture noire... C'est tout ce qu'il a pu nous dire. C'est le seul indice que nous ayons. Nous allons lancer un appel à témoins, c'est la seule chose que nous puissions faire pour l'instant. Puis, s'adressant à Albert :

— Appelle quand même les gars du labo, sait-on jamais. Dis- leur qu'ils s'appliquent particulièrement sur l'examen des deux voûtes plantaires. Les prélèvements nous diront peut-être d'où il vient.



Aurore est distraite. Elle ne tend qu'une seule oreille vers les propos de son professeur dont la voix monte pourtant clairement jusqu'en haut de l'amphithéâtre où elle s'est installée avec Sylvain. Elle pense au repas que son père, André Cazeneuve, a organisé il y a maintenant deux jours, pour lequel il a insisté, en exigeant sa présence et celle de Sylvain. Cette insistance qui n'est pas coutumière l'a intriguée. Sylvain l'a été encore plus. Étaient présents à ce repas, en plus de ses parents et eux deux, trois intimes de son père qui occupent aujourd'hui des postes importants dans la société française : A la droite de Cazeneuve, l'imposant Bardou, puissant patron de presse. À côté de Bardou, le fringant Drankère, directeur d'une importante chaîne de télévision privée. En face de lui, à côté de Blanche, le petit par la taille, mais grand par sa fonction, le banquier Barlem qui fait la pluie et le beau temps dans le monde de la finance. Trois

personnages influents qui, par ricochés relationnels, interviennent lourdement sur les choix politiques du pays.

Norbert, le fils de la maison, est absent. Cela n'étonna pas Aurore. Il y longtemps que Norbert avait fait clairement comprendre à son père que ses amis ne l'intéressaient pas et que s'il en avait eu le pouvoir, il y a belle lurette qu'il les aurait fait écarteler en place de grève sous les ovations d'un peuple assoiffé de vengeance. Cette position de Norbert ne traduit en aucun cas une opinion politique à tendance révolutionnaire, il manque bien trop de courage pour cela. Il se veut athée et apolitique, ce qui lui permet de ne jamais prendre part aux discussions d'intellectuels tourmentés, comme il se plaît à rappeler. Son petit business et l'argent de papa que sa mère lui procure en douce, suffisent à son bonheur.

Au début du repas, Aurore, et surtout Sylvain qui avait fait un effort vestimentaire, se demandaient ce qu'ils venaient faire autour de cette table. Ces messieurs discutaient entre eux de choses sérieuses en les ignorant sciemment, tandis que Blanche, comme à l'accoutumée, assumait son rôle de potiche avec dextérité. Alors que la situation devenait intenable pour les deux jeunes gens, Bardou, le patron de presse s'adressa subitement à Aurore :

— Alors, jeune fille et ces études ?

Aurore, surprise, leva le nez de son assiette.

— Euh ! ... Ça va bien, monsieur.

— Je me souviens, vous faites Sciences Po, n'est-ce pas ?

— C'est ça ! ... Je suis en dernière année... de même pour mon camarade.

Les yeux de Sylvain quittèrent la fine porcelaine dans laquelle reposait la moitié d'un pigeon attaqué avec timidité, tant le jeune homme était mal à l'aise avec ces couverts demi-argent massif, demi-porcelaine qui semblaient vouloir se briser à chaque

intervention sur le volatile décédé qu'il aurait volontiers dévoré à pleines mains.

Le regard de Bardou se porta sur lui.

— Sylvain ? ... N'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Cela vous plait, enfin je veux dire... Sciences Po ?

— C'est passionnant, monsieur.

Sylvain se redressa, ses yeux s'illuminèrent subitement et, le couteau levé :

— Voyez-vous monsieur, ce qui est formidable dans ces études, c'est qu'elles nous permettent d'anticiper sur les événements à venir à travers la connaissance des événements passés et...

Bardou le coupa gentiment :

— Jeune homme, j'apprécie votre enthousiasme, d'autant plus que je sors moi-même de Sciences Po... Il y a longtemps maintenant, c'est vrai.

— Alors, vous aussi, vous avez dû être passionné.

— Absolument ! ... Mais vous verrez que l'exploitation de vos connaissances acquises dans cette école sont souvent mises à mal par certaines réalités politico-économiques.

Cazeneuve regardait Bardou avec un léger sourire aux lèvres. Aurore parut surprise. Elle prit la parole.

— Vous voulez dire, monsieur, que nos connaissances ne seraient pas adaptées à la société dans laquelle nous vivons.

— Non ! Je n'ai pas dit cela. Je dis seulement, pour répondre à l'enthousiasme de votre ami, qu'un enseignement, si pointu soit-il, ne peut prétendre à la gestion parfaite d'événements dans lesquels l'élément humain intervient.

— Nous faisons beaucoup de psychologie dans nos études et...

Bardou lui coupa la parole.

— Qu'en pensez-vous Sylvain ?

Sylvain n'a pas la vivacité d'esprit d'Aurore. C'est un bûcheur à la mémoire phénoménale qui n'a pas les capacités d'analyse de son amie. Bardou l'impressionne :

— Euh... Vous avez sûrement raison, néanmoins je...

La voix fluette de Barlem, le banquier, l'interrompt.

— Allons Bardou, vous intimidez ce jeune homme. Ne vous laissez pas faire, Sylvain et conservez votre enthousiasme intact. Il vous permettra, au contraire, d'affronter plus facilement les difficultés à venir.

Barlem, dans son costume trois pièces étriqué, regardait Sylvain à travers ses lunettes à fines montures qui lui donnaient l'aspect d'un clerc de notaire débutant. Sylvain ne savait pas si ce demi-sourire qui étirait les lèvres minces du banquier exprimait la sympathie ou une suffisance polie envers un jeune étudiant naïf.

Aurore vint au secours de son ami, et sur un ton acide qui surprit son père :

— Vous avez été jeune, monsieur Bardou, et je suppose que durant vos études vous ne soupçonnerez pas, comme nous, l'existence à venir de ces réalités politico-économiques, comme vous dites. Pour cela, je ne vous ferai pas l'affront de penser que vous n'étiez pas capable de vous y adapter. En retour, j'ose espérer que vous nous prêtez assez d'intelligence pour pouvoir le faire à notre tour.

Et toc ! Elle n'avait pas pu se retenir. Il l'énervait ce Bardou, bouffi de suffisance, sur-gonflé de prétention. Son père la regardait, la mâchoire pendante, tandis que Blanche se tripotait le chignon, les coudes relevés, l'air béat de quelqu'un qui revient sur terre.

Bardou, après un silence, décida d'être magnanime envers cette jeune fille qui savait si bien manier la langue :

— Vous avez le sens de la répartie et j’apprécie, mais les temps ne sont plus les mêmes, mademoiselle. Nous, nous avons eu la chance de passer notre jeunesse dans un jardin fleuri et luxuriant, plein de promesses, à l’encontre de la vôtre qui se déroule dans une jungle sans merci où tous les coups sont permis.

— Et bien, peut-être que cela nous permettra de nous aguerrir plus que vous ne l’étiez à nos âges.

Décidément, elle a réponse à tout, pensa Bardou.

— Je vous le souhaite sincèrement, répondit-il, d’autant plus que votre éducation n’a pas dû tellement se faire dans ce sens.

Il regretta immédiatement ses paroles. Cazeneuve lui jetait un mauvais regard.

— Que voulez-vous dire, monsieur, répliqua Aurore sur un ton retenu.

Son père vint à la rescousse de Bardou.

— Il a simplement voulu dire, ma chérie, que tu as eu une enfance heureuse qui a sûrement atténué *l’effet jungle* dont il parlait.

Aurore respectait profondément son père et elle comprit immédiatement le message. Elle plongea dans son assiette tandis que Bardou faisait de même dans la sienne. L’incident aurait pu être clos si la voix fluette du banquier ne s’était pas tout à coup élevée :

— Et vous, Sylvain, que pensez-vous de tout cela ?

La fourchette en l’air, l’interpellé se tourna vers Aurore qui décortiquait son pigeon avec application, se désintéressant apparemment de la conversation. Sylvain crut comprendre qu’elle lui passait le relais... À toi de monter au créneau, mon pote, semblait-elle lui dire.

— Et bien, je pense justement, qu’à travers le jardin fleuri dans lequel vous avez grandi, selon votre expression, vous auriez pu faire mieux.

— Comment cela, vous n’êtes pas satisfait du monde dans lequel vous vivez ?

— Dans le monde que vous, vous nous avez fait et je n’ose pas penser, monsieur, que vous soyez assez prétentieux pour nous laisser croire que vous avez construit un monde parfait.

— Peut-être pas, mais c’est au moins un monde qui vous permet aujourd’hui de faire des études et de vivre dans un certain confort.

— Merci, monsieur le banquier, rétorqua Sylvain avec un petit rire moqueur.

— Eh oui ! Après tout, pourquoi ne pas nous dire merci, jeune homme ? vous croyez que tous les avantages, les facilités dont vous bénéficiez avec tous vos amis, sont tombés du ciel.

— Et vous, vous croyez qu’à vos débuts de banquier l’argent vous est tombé du même ciel ? que des millions de salariés sont venus déposer leurs payes de fin de mois dans votre escarcelle par l’opération du Saint Esprit ? vous ne croyez pas plutôt que c’est par la préparation en douce d’un décret bien ficelé par des hommes œuvrant dans l’ombre, à la lisière des commissions de l’Assemblée Nationale, qui a obligé les patrons à vous verser chaque mois le montant du salaire de leurs employés, obligés, à leur tour, d’ouvrir un compte dans vos banques.

Le regard de Sylvain accrocha le sourire de Cazeneuve qui murmurait quelque chose à l’oreille de Bardou. La main d’Aurore se posa sur la cuisse de Sylvain et la serra... Il fallait qu’il se calme. Mais le banquier ne l’entendait pas ainsi.

— Que font vos parents, si ce n’est pas indiscret ?

— Ils sont employés tous les deux à la SNCF.

— Donc, vous êtes issu d’une famille modeste.

Sylvain sentit la main d’Aurore se crisper un peu plus sur sa cuisse. Il fit un effort pour répondre.

— On peut le dire comme cela, monsieur.

— Et vous voyez que, suite aux études que vous avez entreprises, vous risquez d'accéder à une fonction élevée dans notre fameuse société dont vous doutez... Apparemment.

Drankère, le, patron de la chaîne de télévision, qui avait suivi les débats d'un air amusé, intervint et s'adressant à Barlem.

— À t'écouter, on pourrait croire que tu sors de la cuisse de Jupiter.

— Ce n'est pas le cas, tu as raison, mais moi je ne crache pas dans la soupe et je remercie tous les jours le ciel de m'avoir fait naître dans ce monde et surtout à cette époque.

— Mais je ne regrette rien, monsieur, répliqua Sylvain, surtout pas ce monde justement, fait d'injustice, d'inégalité et de pauvreté qui va me permettre de lutter, de me battre contre la perversion des pouvoirs en place.

— C'est du masochisme, jeune homme, d'espérer le chaos pour satisfaire son désir de lutter contre.

— Et comment appelez-vous la béance permanente de la bouche des peuples qui crèvent de faim et que vous entretenez pour mieux leur faire gober vos politiques destructrices.

Barlem resta coi devant la violence de la réponse.

— Ne nous faites pas croire que vous êtes communiste, reprit Drankère.

— Absolument pas !

— Pourtant ce discours... On pourrait croire que...

Aurore se réveilla soudain.

— Mais il n'y a pas que le communisme à opposer à notre société actuelle.

— Ah bon ! Expliquez-nous donc cela, reprit Bardou.

— Et bien, il y a, par exemple, le mouvement d'Économie Sociale dont on parle beaucoup actuellement.

— Oui, nous connaissons ! C'est une vieille affaire, on en parlait déjà au 19ème siècle, alors reconnaissez que pour des idées

nouvelles véhiculées par des jeunes gens faisant des hautes études, le mouvement d'Économie Sociale sent légèrement le réchauffé.

— Nous croyons fermement à cette alternative, répondit Sylvain, avec vivacité. C'est un mouvement dont la remise en marche attire de nombreuses personnes de valeur et qui ont la volonté de s'organiser pour les luttes à venir.

Aurore jeta un regard de prudence à Sylvain tandis que sa main lui serrait fermement la cuisse.

— Que voulez-vous dire par *organiser*? Demanda Barlem avec une certaine inquiétude.

Sylvain ouvrait déjà la bouche pour répondre quand Aurore prit rapidement les devants :

— Rassurez-vous ! Sylvain n'éprouve qu'une sympathie toute intellectuelle pour ce mouvement, sans plus. N'est-ce-pas Sylvain ?

Sylvain baissa la tête vers son assiette.

— Oui, Aurore a raison... Toute intellectuelle, marmonna-t-il.

La tension autour de la table tomba lorsqu'Élodie pénétra dans la salle à manger pour débarrasser les couverts.

— Ah ! Élodie, vous nous apporterez les desserts, s'il vous plait, lui commanda Blanche. Cela fera du bien à ces messieurs qui ne savent qu'être trop sérieux avec leurs histoires de politique.

— Son mari posa sa main sur celle de sa femme.

— Tu as raison, ma chérie et faisons un toast. Élodie, remplissez donc les verres de ces messieurs.

Cazeneuve se leva et, s'adressant à ses trois amis, Bardou, Barlem et Drankère qui se levèrent aussi.

— Messieurs, à la jeunesse !

Et ils vidèrent leurs verres d'un seul trait.

Aurore revient au présent au moment où le professeur, au pied de l'amphithéâtre, annonce le sujet du prochain cours :

— La prochaine fois nous débattons sur le cours d'aujourd'hui consacré à l'attitude de la jeunesse actuelle face à l'argent.



Les bureaux de Stefan Stubb se réduisent à deux vastes pièces flanquées d'une entrée. Lahja, sa secrétaire, a déposé l'enveloppe blanche bien en évidence au centre du bureau de son patron. Stubb s'empresse de tirer tous les rideaux et de vérifier la bonne fermeture de la porte d'entrée. Il s'installe dans son fauteuil et, de la manière dont il procède à chaque fois, il prend le temps d'ouvrir religieusement l'enveloppe dont il extrait un seul feuillet. Après quelques minutes de concentration intense sur le texte, pourtant bref, écrit d'une main nerveuse, il referme l'enveloppe et passe dans le bureau de Lahja où se trouve le broyeur de documents. Il attend la fin du ronronnement de la machine pour se diriger vers un réduit où se trouve une machine à café de haute technologie entourée de dizaines de boîtes contenant les dosettes. La machine lui a été offerte par une célèbre marque pour laquelle il a rempli avec succès un important contrat au tout début de son activité. Marque qui, en plus, s'est engagée à lui faire livrer gratuitement tous les lundis un nombre conséquent de dosettes. Sa secrétaire n'appréciant pas ce breuvage et lui, y prenant goût de plus en plus, est ravi en pensant que sa consommation personnelle se trouve assurée jusqu'à la fin des temps. La dépendance qu'il a installée insidieusement vis-à-vis de cette boisson ne l'inquiète pas. Ce n'est pas un gros mangeur, il ne fume ni ne boit, alors ce n'est

pas bien grave si son seul petit pêché mignon reste un bon café de temps à autre.

Le lendemain matin de bonne heure, il prend le premier avion pour Helsinki afin de remplir sa mission... Survolant durant une heure et demie le vert des forêts cernées par le blanc des lacs enneigés. L'hôtesse lui propose un café qu'il refuse avec empressement. Elle ne sait pas qu'il ne supporte aucun café, excepté celui que l'on lui livre tous les lundis.



5

Au même moment, Piotr Volovitch, installé frileusement dans un train qui traverse la campagne russe à grande vitesse dans une brume cotonneuse blanchie par la neige, rejoint ses bureaux situés dans la Moskva-city, au centre ouest de Moscou, après avoir reçu une enveloppe blanche dans la matinée d'hier, justifiant ce retour précipité. Il ne se fait pas d'illusion... Sa nouvelle mission s'annonce difficile, comme toutes celles qu'il a effectuées jusqu'à ce jour.

C'est dans des moments comme celui-ci, qu'il lui arrive d'envier ses collègues étrangers qui évoluent dans des systèmes politiques traditionnels où la mafia ne met pas son grain de sel dans la plupart des décisions politiques... Enfin, il ose l'espérer. Il suffit de se référer à un article sur le lobbying, publié récemment dans un magazine Russe qui concluait : *le lobbying est un outil puissant de l'intelligence économique en Russie. Dans l'environnement stratégique, ou toute décision doit avoir un aval de l'État, le lobbying est parfois la seule assurance de pérennité de l'entreprise. L'outil n'est pas à la portée de tous. Sans surprise, cela reste un véritable privilège de grands groupes qui ont la possibilité de se mettre d'accord avec les représentants de l'État.*

Aussitôt arrivé sur son lieu de travail, avant même de rejoindre sa secrétaire qui l'attend dans le bureau attenant, il se

précipite vers un placard qu'il ouvre fébrilement pour découvrir une machine à café du dernier cri. Il n'est pas question de commencer sa journée sans ses deux tasses de ce breuvage dont les dosettes lui sont livrées chaque lundi par un transporteur privé.

C'est une vue dominée par le blanc terne de la ville qu'il découvre en sirotant son breuvage, du quinzième étage de l'immeuble ultra moderne où se trouvent ses bureaux. Les flocons qui ne cessent de tomber depuis plusieurs jours, mélangés à la pollution automobile, épaississent le tapis boueux des trottoirs. Piotr a une pensée envieuse pour son collègue grec, Aétios Papadakis qui doit être, à cette heure-ci, dans ses bureaux ensoleillés d'Athènes, au cœur de l'avenue Poséidonos qui longe la mer Égée sur plusieurs kilomètres

Pour maintes raisons, il a conscience d'être l'enfant pauvre du réseau international de lobbyistes dont il fait partie et les conditions climatiques en sont l'une des principales. Une autre raison, est l'épée de Damoclès que le Gouvernement russe maintient suspendu en permanence au-dessus de sa tête en prévoyant une loi spéciale sur le lobbying dans le cadre des mesures anti-corruption. Piotr a trente-cinq ans, célibataire, fils unique de parents pauvres qui vivent depuis peu de temps, dans la lointaine banlieue de Moscou. Son niveau de vie lui a permis de les extraire de l'appartement communautaire qu'ils occupaient depuis quarante-ans au cinquième étage, sans ascenseur, d'une bâtisse vétuste de cette banlieue moscovite, pour les installer confortablement, dans une datcha au milieu d'un bois de bouleaux, à soixante kilomètres de ses bureaux. Il sait que ses collègues, qu'il rencontre deux fois par an au séminaire, jouissent de conditions de vie plus harmonieuses. Seul son homologue finlandais peut prétendre aux mêmes conditions climatiques que lui. Tout comme Stefan Stubb, le

Finlandais, Aétios Papadakis, le Grec, et tous les autres, ont été recrutés au cours de soirées organisées par les ambassades de France de chaque pays concerné. Ils sont tous diplômés de grandes écoles et ont tous participé, à un moment ou un autre, au gouvernement de leur pays. Ils parlent tous l'anglais et le français sans aucun accent. Piotr était fonctionnaire au Ministère de l'Éducation de la Fédération de Russie, qui est responsable de l'accréditation et de la délivrance des licences aux Établissements d'Enseignement Supérieur.

Aétios Papadakis, après avoir été rédacteur en chef à l'Athens News, a occupé un poste haut placé au ministère de la Presse et des Médias de Masse.

Les missions dont on les charge sont indépendantes de leur spécialité puisqu'ils reçoivent chacun leur enveloppe blanche le même jour avec les mêmes instructions.

Après avoir ouvert son enveloppe, Aétios ressent un impérieux besoin d'effacer les effets du stress que lui procure, à chaque fois, cette missive immaculée, déposée au beau milieu de son bureau. Il sonne sa secrétaire qui se dirige directement vers une armoire qu'elle ouvre et, se retournant vers son patron, lui demande.

— Fort ?

— Très fort !

Calyssa introduit la capsule dans la rutilante machine à café arrivée un beau matin, dans toute sa splendeur, par le même transporteur qui leur livre les doses tous les lundis.

— Toujours pas de café, Calyssa ?

— Non, merci, monsieur... Vous savez bien que j'ai horreur de cette boisson.

— Je vous taquine, lui répond Aétios en suivant les rayons du soleil qui éclairent le bleu de la mer dansant à ses pieds jusqu'à

l'horizon, brisé au loin par la blancheur de quelques voiles quittant le pays.

Comme tous ses collègues, Aetios est célibataire et d'origine paysanne. Le célibat, qui avait été une condition sine qua non à son recrutement, l'avait fait hésiter un moment, mais, devant la carrière et la manne financière promise, il se consolât en se disant que lorsque l'on aime les femmes, le célibat restait encore le meilleur statut pour en profiter. Il savait, par ses collègues qu'il rencontre deux fois par an au séminaire, que les mêmes conditions sociales leur avaient été appliquées sans que cela leur pose le moindre problème.



6

Aurore ne se lève pas lorsque l'amphithéâtre se vide, une fois le cours terminé.

— Tu ne viens pas ? Lui demande Sylvain.

— Non ! Vas-y ! Je te rejoins tout à l'heure à la cafétéria.

— Ok ! À tout à l'heure, alors.

Sylvain ne se formalise pas. Il connaît les sautes d'humeur d'Aurore dont l'esprit vagabonde encore autour de ce repas chez son père. Elle n'a assimilé que la moitié du cours précédent et pourtant, chose bizarre, le sujet traité ce matin avait été le même que celui mis sur la table par le petit banquier après le toast souhaité par son père.

Aurore, Blanche et Sylvain étaient restés assis. Blanche, parce qu'elle était à mille lieues de la conversation, Aurore et Sylvain, parce qu'ils commençaient à avoir la nette impression que l'on voulait les emmener sur un terrain bien précis et Aurore ne fut pas surprise lorsque, après le toast, Barlem, d'un air contrit, expira presque :

— Ah, la jeunesse ! ...Je crois que c'est le mot de la langue française le plus chargé de nostalgie.

— Surtout lorsqu'il est prononcé par des vieux chnoques, rétorqua Bardou, en rigolant.

— N'oublions pas cette lapalissade, cher ami, que ce sont les vieux qui fabriquent la jeunesse, répondit Barlem.

— Et qui leur donnent les moyens de leur existence, renchérit Drankère.

Sylvain se réveilla

— Pas de manière égale.

— Je ne suis pas tout à fait d'accord avec vous, continua Barlem ...bien sûr qu'il y a des jeunes qui ont plus d'argent que d'autres, mais globalement, ils en possèdent plus qu'avant. Il n'y a qu'à voir les statistiques sur votre taux de consommation. Connaissez-vous la somme que les jeunes, entre 12 et 17 ans, ont dépensé cette année ?

Sylvain balbutia :

— J'avoue que...

— 190 billions de dollars, et nous sommes en 2006. Le montant de 210 billions est prévu pour 2011 et cela malgré le déclin de 3% de la population de ces jeunes pendant la même période.

— Eh bien ! De quoi vous plaignez vous, cela fait marcher les banques, rétorqua Aurore.

— Excusez-moi, mademoiselle, mais votre analyse est bien primaire pour quelqu'un qui est en dernière année de Sciences Politiques.

— Ah bon !

— Eh oui ! Car vous êtes en plein paradoxe.

— Expliquez-nous ça, intervint Sylvain.

— Et bien, d'un côté, il est de bon ton chez les jeunes de mépriser l'argent et ceux qui le génèrent et de l'autre, vous en réclamez de plus en plus pour satisfaire une habitude que vous avez tous pris.

— Je suis curieuse de savoir laquelle ? reprit Aurore.

— Dépenser sans penser, ce qui aboutit à ce que de plus en plus de jeunes se trouvent endettés : selon une étude faite par le gouvernement, environ 6 jeunes sur dix, entre 16-24 ans, sont endettés actuellement. Presque 65% de ces dettes rapportées

étaient accumulées avec une carte de crédit, suivis par 44% avec les prêts d'études.

Aurore et Sylvain se taisent. Sur ce terrain, ils savent qu'ils ne peuvent pas argumenter contre le banquier qui a entièrement raison puisque ces chiffres ils les retrouvent tous les jours dans leurs cours à Sciences Po.

Barlem continuait :

— Bien sûr, on peut penser que l'argent dépensé par les jeunes aide les commerces, ainsi, il ressort d'une autre étude que, je la cite : *les centres commerciaux, les magasins, les boutiques et les restaurants sont tous dépendants des jeunes consommateurs. Au contraire de leurs parents, ils ne se soucient pas des choses comme les dettes, les factures et le crédit, alors ils dépensent sans trop y penser. De plus, les jeunes ont plus de temps libre et peuvent passer plus de temps dans les magasins. En effet, environ 70% des jeunes passent au moins deux heures au centre commercial à chaque visite et 98% mangent à des restaurants qui s'y trouvent.*

— Pour nous, financiers, continue Barlem, la position face à ce sujet reste plus ou moins la même. Les jeunes font plus de mal que de bien à notre économie. La dette est une des plus grandes causes de récession et avec la manière dont vous dépensez votre argent, on va toujours vivre dans une société endettée.

Sylvain, en absence de toute morgue cette fois ci, demande :

— Et quelles solutions proposez-vous ?

Après un long silence, Barlem se tourne tour à tour vers ses trois amis dont les regards soudain chargés d'intensité glaciale le fixent sans bienveillance.

— Heu... vous savez... tout cela est si complexe. Nous sommes loin de pouvoir maîtriser tous les flux économiques de la planète ... Et avec la mondialisation, vous pensez bien que...